

Arabes et Japonais : paradoxes et coïncidences^(III)

En cette année 2011, l'Histoire semble s'être emballée ; les nouvelles pleuvent sur nos têtes comme des pluies incessantes ; elle nous a repus, recrues d'évènements aussi passionnants les uns que les autres que nous regardons comme si on était au cinéma. Mais alors qu'on suivait sur un écran géant la projection d'un film arabe passionnant, voilà que l'écran fut brusquement coupé en deux et un deuxième film, japonais celui-là, lancé sur l'autre moitié de l'écran, nous nouant tout de suite les tripes. Actuellement, l'attention des médias mondiaux est focalisée sur le Japon et le monde arabe. Selon les chaînes TV, l'ouverture des bulletins d'information se fait soit sur l'un, soit sur l'autre. Mais le second sujet est fatalement l'un ou l'autre. En regardant à la télévision les images montrant les efforts des autorités japonaises pour refroidir avec des trombes d'eau les réacteurs nucléaires en surchauffe, mon subconscient a fait le rapprochement avec les efforts des autorités arabes pour refroidir avec des canons à eau (mais pas seulement) l'ardeur de leurs jeunesse en ébullition. Puisse les premières réussir, et les secondes échouer.

Mais le rapprochement ne s'est pas arrêté là. Il a ouvert mon esprit à cette curieuse simultanéité entre le tsunami naturel balayant l'archipel nippon et le tsunami politique déferlant sur l'aire arabe. Dans les deux cas, il y avait des peuples qui se battaient au milieu des destructions et des morts, l'un contre les forces de la nature, les autres contre les forces du despotisme. Les images de nuages de fumée noire qui s'élevaient dans le ciel de Ras Lanouf ou de Jdabiya, les hordes humaines fuyant la Libye sans même un baluchon sur l'épaule, les immeubles dévastés et les véhicules broyés gisant sur les routes, n'étaient-elles pas les mêmes que celles qui nous venaient de Miyako ou de Rikuzentakata ?

Au Japon, c'est la géologie qui parlait ; dans les pays arabes, c'est la mégalomanie qui sévissait. La Terre et l'Histoire se sont exprimées en même temps, réduisant à l'état de fétus de paille une partie de l'Empire du Soleil et quelques bastions du despotisme arabe. Mais le spectacle simultané d'un peuple humble, travailleur et discipliné frappé par le sort, et de dirigeants arabes ignares, cruels et se vautrant depuis des décennies dans des milliers de milliards de pétrodollars dilapidés dans des futilités, portait en lui quelque chose de profondément injuste. En plus, ces despotes sont convaincus de ne quitter ce monde où ils n'ont rien fait d'utile à l'espèce humaine que pour rejoindre le paradis où ils se vautreraient éternellement dans le miel et le vin du seul fait d'être musulmans, tandis que ceux qui ont fait du bien à l'espèce humaine, animale et végétale, rôtraient en enfer du seul fait de ne pas être musulmans. Ce n'est plus de l'injustice, mais de l'es-croquerie qu'un Dieu juste ne saurait permettre. La richesse du Japon provient de son génie et il saura par conséquent la reconstituer, tandis que celle des Arabes, provenant d'un argent trouvé par terre, s'évanouira avec lui. Nouveaux et indûment riches, ils retourneront fatalement à leur statut d'anciens pauvres.

Japon et monde arabe ! Deux pans de l'humanité aux antipodes l'un de l'autre, l'un à l'apogée de la civilisation, l'autre à son périgée ; deux parcours historiques opposés, l'un allant du Moyen-âge vers le monde moderne, l'autre du monde moderne vers le Moyen-âge ; deux tentatives de renaissance, l'une réussie, l'autre avortée. Les deux cultures n'avaient eu aucun contact par le passé, et

ignoraient tout l'une de l'autre jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Malgré ces paradoxes, les deux nations partagent d'extraordinaires coïncidences. Partons de la plus récente à la plus ancienne : 1) C'est grâce à la Tunisie et à l'Égypte que le monde arabe est aujourd'hui à la «une» de l'actualité internationale en même temps que le Japon. 2) La Tunisie et l'Égypte sont les premiers pays arabes que le Japon a découverts au XIX^e siècle. 3) Le Japon et le monde arabo-musulman se sont réveillés en même temps à l'idée de renaissance dans les années 1860, l'un sous le nom de «Meiji», l'autre sous le nom de «Nahda». 4) Le Japon a failli devenir un Etat musulman.

En effet, c'est de justesse et par un mystère de l'Histoire qu'il a échappé à une invasion menée au XIII^e siècle par les Mongols islamisés qui aurait fait de lui, si elle avait réussi, un émirat ou un khânat. A l'époque, la «pax mongolica» régnait sur de larges portions de la planète, et la Chine était dirigée par la dynastie Yuan fondée par Kubilaï Khan. Après avoir sommé par deux fois le Japon de se soumettre à son autorité, le Grand Khan décide en 1273 de

Les Arabo-musulmans ne profitent pas de leurs échecs, de leurs crises passées ou présentes. Ils attendent que leurs effets s'estompent, sans rien changer à leur conception des choses. Ils laissent faire l'oubli avant d'être de nouveau confrontés à une autre débâcle.

l'envahir et parvient à s'emparer de quelques îles. Pour des raisons non élucidées à ce jour, les Mongols mettent brusquement fin à leur tentative. Une seconde opération est engagée en 1281 avec une armée de cent mille hommes embarqués sur une noria de navires qui accostent en plusieurs endroits de l'archipel. Les combats durent deux mois jusqu'à ce que, subitement, un gigantesque typhon déferle sur les lieux des combats et disperse les forces mongoles, sauvant le Japon d'une dévastation certaine, voire d'une occupation. Les Japonais ont donné à cet ouragan le nom de «kamikaze» (vent divin). C'est de cet épisode historique qu'est venu ce mot.

A la fin du XIX^e siècle, le Japon était sommé par les puissances occidentales de s'ouvrir au commerce international et d'ouvrir son pays dont aucune force étrangère n'avait foulé le sol. Son retard, dû à son insularité, était tel qu'il était sur le point d'être colonisé. Militairement, économiquement et techniquement, il était «colonisable». Mais culturellement, socialement et psychologiquement, il ne l'était pas, comme il ne l'a jamais été, ni ne le sera. Or, la Tunisie et l'Égypte venaient de tomber dans l'escarcelle du colonialisme français pour la première, et britannique pour la seconde. Les deux pays ont été obligés de concéder la gestion de leur pays à ces puissances parce qu'ils étaient lourdement endettés auprès d'elles. Ils étaient devenus des «protectorats», c'est-à-dire qu'ils avaient gardé leur Etat, quand l'Algérie était, depuis un demi-siècle déjà, une colonie de peuplement.

Lorsque le canal de Suez est inauguré en 1869, il est propriété de l'Égypte pour moitié, et de la France

pour l'autre. Cherchant à contrôler cette nouvelle voie maritime, l'Angleterre rachète en 1876 les parts détenues par le Khédive Ismaïl, obéré de dettes auprès de ses banques. La France et l'Angleterre deviennent propriétaires de la «Compagnie universelle du canal» et se substituent à l'Etat égyptien dans la collecte des impôts pour se faire rembourser. Ils remplacent Ismaïl par son fils Tewfik. En 1888, un officier égyptien, le colonel Orabi Pacha, fomenta une révolte contre le Khédive et la mise sous tutelle de son pays. Le peuple égyptien se soulève. L'armée britannique intervient, réprime le mouvement et exile Orabi Pacha à Ceylan.

Les échos de ce mouvement de résistance parviennent au Japon où un intellectuel nationaliste, Shiba Shirô, qui a rendu visite au célèbre exilé, suit avec intérêt les conflits entre les puissances européennes et les peuples colonisés. Il publie un roman historique en douze volumes intitulé *Kajin no Kigû* qui rencontre un grand succès. Dans ce feuilleton, un épisode est réservé à l'épopée d'Orabi Pacha. Les lecteurs japonais se reconnaissent dans les personnages du roman qui leur décrit les voies par lesquelles peut s'insinuer une occupation coloniale : l'endettement extérieur et les «traités inégaux». Or, le Japon était endetté à l'époque auprès de l'Occident et confronté au système de double juridiction, nationale et étrangère. Dans un ouvrage plus direct, *Histoire moderne de l'Égypte*, Shiba Shirô montre comment l'œuvre de modernisation initiée par Mohamed Ali a été stoppée après sa mort par son petit-fils et successeur, Abbas 1^{er}, ce qui a précipité l'Égypte sous la domination étrangère. Le gouvernement japonais envoie des missions en Tunisie et en Egypte pour étudier la situation de ces pays. Les fonctionnaires nippons s'étonnent de voir des Français et des Anglais diriger les services publics tunisiens et égyptiens (douanes, fisc...). Un de ces missionnaires, Nomura Saïji, officier des douanes, veut à tout prix connaître Orabi Pacha et lui rend visite sur l'île de Ceylan. Il relatara sa rencontre avec le héros égyptien dans un rapport qui sera publié en 1891. D'autres Japonais, dont des diplomates, fascinés par le personnage, lui rendront également visite.

Lorsque le Japon accède au rang de puissance internationale après la guerre qui l'a opposé à la Russie en 1905 et dont il est sorti vainqueur, il se met à s'intéresser au rôle et à la place de l'Islam dans la vie des peuples sous domination russe dans la perspective de les inciter à se dresser contre la Russie tsariste. C'est ainsi que le gouvernement japonais invite des personnalités musulmanes en vue, dont l'Égyptien Ahmad Ali Jirjawi qui y effectue un séjour en 1906 et rédige à son retour un livre intitulé *Ar-Rihla al-yabaniya* (*Voyage au Japon*) dans lequel il plaide pour une alliance entre l'Empire ottoman et le Japon contre la Russie. C'est ainsi également qu'un Tatar, Abdel Rachid Ibrahim, visite le Japon en 1909 et demande le soutien de l'empereur pour l'indépendance de sa nation. Notons que la première traduction du Coran au japonais date de 1920.

Le penseur algérien Malek Bennabi s'est très tôt intéressé au Japon, et son œuvre est empreinte de l'admiration qu'il porte au Japon pour ses réalisations. Dans *Vocation de l'Islam* (1954) il écrit : «Le Japon a réussi là où le monde musulman n'a pas encore remporté de victoire décisive sur le sous-développement, parce que son action s'est appliquée dans le monde des "choses", des produits, au lieu de s'appliquer à

l'ordre humain et les "idées"». Dans *Idée d'un Commonwealth islamique* (1960), il note : «Le Japon a assimilé des "idées", tandis que la société musulmane achète encore des "choses". Combien de beaux poèmes avons-nous faits sur notre renaissance, cependant que le Japon couronnait la sienne par tant de retentissantes victoires.» Dans *Naissance d'une société, le réseau des relations sociales* (1962), il compare le parcours des deux civilisations depuis leur réveil à la fin du XIX^e siècle : «Le Japon a repris sa marche dans l'Histoire en même temps que la société musulmane actuelle. Mais l'élite japonaise comptait déjà vers l'aube du XX^e siècle des hommes comme Okakura dont l'esprit formé à l'école de l'Occident rayonnait déjà une pensée neuve, riche de toute la culture de Dante, de Shakespeare et de Descartes, mais plus riche encore de toute cette spiritualité accumulée pendant des siècles dans les pagodes sacrées du Shinto, au pied du Fuji Yama, et qui se révèle soudain au monde moderne à travers les traditions chevaleresques du Samouraï et à travers les écrits d'Okakura lui-même. L'élite japonaise comptera bientôt des savants qui font progresser les connaissances humaines comme le physicien Nagaoka dont les radio-électriciens du monde entier appliquent déjà depuis plus de trente ans la fameuse formule qui porte son nom. Et cette élite comprend enfin aujourd'hui une équipe de savants qui est à la tête des études mathématiques et des études nucléaires... Cette élite, demeurée fidèle aux archétypes héréditaires, a su être fidèle également aux archétypes de l'Occident. Elle est allée à l'université d'Occident comme à un temple où il y a dans l'atmosphère quelque chose de sacré qui impose l'humilité et rappelle la conscience en sentiment du devoir. L'élite musulmane y va au contraire comme on va au bazar pour y acquérir des "choses" utiles à son confort, à ses jouissances, à son orgueil. La différence est grande.»

Un professeur d'université américain, Allan Christelow, qui a passé son enfance au Japon, a fait un parallèle entre le héros d'un autre

Japon et monde arabe ! Deux pans de l'humanité aux antipodes l'un de l'autre, l'un à l'apogée de la civilisation, l'autre à son périgée ; deux parcours historiques opposés, l'un allant du Moyen-âge vers le monde moderne, l'autre du monde moderne vers le Moyen-âge ; deux tentatives de renaissance, l'une réussie, l'autre avortée.

roman japonais (*Botchan* de Natsume Soseki, qui a été porté à l'écran) et *Mémoires d'un témoin du siècle* de Malek Bennabi. Christelow a découvert Bennabi en lisant en 1972 une revue dans laquelle je publiais régulièrement des textes du penseur algérien qui était encore en vie (il est mort en 1973). L'universitaire américain dont je ferai la connaissance plus tard était entretemps devenu un spécialiste de la pensée bennabienne à laquelle il a consacré plusieurs études parues dans des publications internationales. Il m'a fait l'honneur

Par Nour-Eddine Boukrouh



Photo : DF

de préfacier mon livre, *L'Islam sans l'islamisme*, paru en 2005 aux Editions Samar (Alger).

C'est à la fin du XIX^e siècle que les Arabo-musulmans, les Japonais, les Indiens, les Chinois et les Israélites se sont réveillés à la nécessité de renaître, de reconstruire leur civilisation. Où en sont, un siècle après, les musulmans par rapport aux autres ? Si, à en croire un philosophe de l'Histoire, «les hautes civilisations se reconnaissent à leur pouvoir de renaître», force est de reconnaître que le monde arabo-musulman est la seule ancienne civilisation à n'avoir pas réussi sa renaissance. Toutes les grandes religions (judaïsme, hindouisme, christianisme) sont aujourd'hui à la base des puissances économiques et militaires que sont indéniablement Israël, l'Inde et l'Occident. A l'époque où retentissaient les exhortations de Djamal-Eddine al-Afghani, le Japon se prononçait pour de profondes réformes qu'il allait réaliser en un délai record, et la Chine envoyait aux Etats-Unis ses premières missions d'étudiants. Les pays asiatiques de tradition confucéenne ont réussi leur développement économique et social mais pas les musulmans, et ce, malgré les fabuleuses richesses que recèlent leurs pays. En fait, ce ne sont pas les anciennes civilisations japonaise et chinoise qui ont ressuscité, mais les Japonais et les Chinois qui sont apparus sous de nouveaux visages et se sont harmonieusement insérés dans des systèmes d'organisation qui leur étaient au départ étrangers.

Si la renaissance européenne a été un retour à l'Antiquité, aux Lumières de la rationalité gréco-latine, avant de prendre les formes de la révolution intellectuelle et des conquêtes techniques les plus spectaculaires, celle du monde arabo-musulman a été un retour à la théologie et à la théocratie. Elle ne visait pas à la libération de la pensée, elle ne s'est pas ouverte aux autres systèmes de pensée, elle ne s'est pas penchée sur l'étude de leurs philosophies, elle n'a pas étudié la renaissance occidentale, juive, chinoise, japonaise ou hindoue, elle ne s'est pas intéressée aux apports des nouvelles sciences : astrophysique, biologie, génie génétique, nouvelles technologies de l'information... Elle regarde celles-ci de loin, se sentant à peine concernée par leurs investigations et leurs conquêtes. Les Arabo-musulmans ne profitent pas de leurs échecs, de leurs crises passées ou présentes. Ils attendent que leurs effets s'estompent, sans rien changer à leur conception des choses. Ils laissent faire l'oubli avant d'être de nouveau confrontés à une autre débâcle.

N. B.
A suivre

IV) Le dernier des despotes